

ÉLÉMENTS DE DÉMOGRAPHIE AMÉRINDIENNE

(**)

On s'étonnera peut-être de voir prendre place, aux côtés d'études consacrées à l'anthropologie politique, un texte soucieux principalement de démographie. Rien n'oblige en effet, semble-t-il, pour analyser le fonctionnement des relations de pouvoir et des institutions qui les régissent, à en appeler à la taille et à la densité des sociétés envisagées. Il y aurait comme une autonomie de l'espace du pouvoir (ou du non-pouvoir), s'établissant et se reproduisant à l'écart et à l'abri de toute influence externe, le nombre de la population par exemple. Et, de fait, l'idée de ce rapport calme entre le groupe et son pouvoir paraît correspondre assez bien à la réalité qu'offrent les sociétés archaïques, qui connaissent et mettent en œuvre de multiples moyens de contrôler ou d'empêcher la croissance de leur population: avortement, infanticide, tabous sexuels, sevrage tardif, etc... Or, cette capacité des Sauvages à coder le flux de leur démographie a peu à peu accrédité la conviction qu'une société primitive est nécessairement une société «*restreinte*», d'autant que l'économie dite de subsistance ne saurait, assure-t-on, subvenir aux besoins d'une population nombreuse.

L'image traditionnelle de l'Amérique du sud (image en bonne partie dessinée, ne l'oublions pas, par l'ethnologie elle-même) illustre particulièrement bien ce mélange de demi-vérités, d'erreurs, de préjugés, qui conduit à traiter les faits avec une légèreté surprenante (cf. dans le *Handbook of South American Indians*, la classification des sociétés sud-américaines) (1). D'une part, les Andes et les Hautes Cultures qui s'y sont succédé; de l'autre, le reste: forêts, savanes, pampas où fourmillent de petites sociétés, toutes semblables entre elles, monotone répétition du même que paraît n'affecter aucune différence. La question n'est point tant de savoir dans quelle mesure tout cela est vrai, mais plutôt de mesurer à quel point c'est faux. Et, pour en revenir au point de départ, le problème de la connexion entre démographie et autorité politique se dédouble en deux interrogations:

- 1- Toutes les sociétés forestières d'Amérique du sud sont-elles égales entre elles, au niveau des unités socio-politiques qui les composent?
- 2- La nature du pouvoir politique demeure-t-elle inchangée lorsque s'étend et s'alourdit son champ d'application démographique?

C'est en réfléchissant sur la chefferie dans les sociétés tupi-guarani que nous avons rencontré le problème démographique. Cet ensemble de tribus, très homogène du point de vue tant linguistique que culturel, présente deux propriétés assez remarquables pour empêcher de confondre les Tupi-Guarani avec les autres sociétés de la Forêt. D'abord, la chefferie s'affirmait, chez ces indiens, avec beaucoup plus de vigueur qu'ailleurs; ensuite, la densité démographique des unités sociales - les groupes locaux - était nettement supérieure aux moyennes communément admises pour les sociétés sud-américaines. Sans affirmer que la transformation du pouvoir politique était provoquée chez les Tupi-Guarani par l'expansion démographique, il nous paraît à tout le moins légitime de mettre en perspective ces deux dimensions, spécifiques de ces tribus. Mais une question préjudicielle se pose: les groupes locaux des Tupi-Guarani étaient-ils effectivement beaucoup plus nombreux que ceux des autres cultures?

(*) Revue d'anthropologie fondée en 1961, publiée aux *Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales (E.H.E.S.S.)*. (Note A.M.).

(**) Ces pages deviendront le sixième chapitre de *La Société contre l'État*, publiée en 1974 aux *Éditions de Minuit*. (Note A.M.).

(1) Pour les données qui concernent les 16^{ème}, 17^{ème} et 18^{ème} siècles, nous renvoyons en bloc aux chroniqueurs français, portugais, espagnols, allemands, etc..., ainsi qu'aux textes et lettres des premiers jésuites en Amérique du sud. Ces sources sont assez connues pour qu'il soit superflu de les préciser davantage. Outre cela, nous avons consulté le *Handbook of South American Indians*, New York, 5, 1963.

C'est tout le problème des sources, et du crédit qu'il convient de leur accorder. Les Tupi-Guarani réalisent le paradoxe d'avoir à peu près complètement disparu depuis longtemps (à l'exception de quelques milliers d'entre eux qui survivent au Paraguay) et d'être cependant la population indigène peut-être la mieux connue d'Amérique du Sud. On dispose en effet d'une très abondante littérature à leur sujet: celle des premiers voyageurs, vite suivis des jésuites, qui, venus de France, d'Espagne et du Portugal dès le milieu du 16^{ème} siècle, curent observer à loisir ces Sauvages qui occupaient tout le littoral brésilien et une grande partie du Paraguay actuel. Des milliers de pages sont ainsi consacrées à décrire la vie quotidienne des indiens, leurs plantes sauvages et cultivées, leur manière de se marier, d'élever les enfants, de faire la guerre, de tuer rituellement les prisonniers, les relations entre les groupes, etc... Les témoignages de ces chroniqueurs, établis à des moments et en des lieux différents, offrent une cohérence ethnographique unique en Amérique du sud où l'on est le plus souvent confronté à un extrême morcellement linguistique et culturel. Les Tupi-Guarani présentent la situation inverse: des tribus, situées à des milliers de kilomètres les unes des autres, vivent de la même façon, pratiquent les mêmes rites, parlent la même langue. Un Guarani du Paraguay se fût trouvé en terrain parfaitement familier chez les Tupi du Maragnon, distants pourtant de 4.000 kilomètres. Et si la lecture des anciennes chroniques peut se révéler parfois fastidieuse en ce que leurs auteurs voient et décrivent la même réalité, elles fournissent en tout cas une solide base de travail en ce qu'elles se valident réciproquement: Montoya ou Jarque, missionnaires chez les Guarani, font au Paraguay écho à Thevet ou Léry qui, soixante ans auparavant, visitèrent les Tupinamba de la baie de Rio. Talent des chroniqueurs, presque tous gens instruits et fidèles observateurs, relative uniformité des peuples concernés: de leur rencontre subsiste, pour la chance des américanistes, un matériel d'une richesse exceptionnelle, un matériel sur lequel les chercheurs peuvent faire fond.

Presque tous les chroniqueurs se sont efforcés de compléter leurs descriptions de données chiffrées touchant les dimensions des maisons, la surface des plantations, les distances séparant les villages et, surtout, le nombre des habitants des régions qu'ils visitaient. Certes, les préoccupations qui les animaient étaient diverses: rigueur ethnographique d'un Léry, objectivité militaire d'un Staden, souci administratif des missionnaires qui avaient besoin de recenser les populations tombées sous leur contrôle. Mais, sur ce point comme sur les autres, les informations quantitatives, quelles soient recueillies chez les Guarani ou chez les Tupi, dans le Maragnon ou dans le sud du Brésil, ne présentent aucune discordance: d'un bout à l'autre de l'immense territoire occupé par les Tupi-Guarani, les chiffres indiqués sont très voisins. Or, bizarrement, les spécialistes de l'Amérique du sud ont, jusqu'à présent, complètement négligé ces indications - d'autant plus précieuses cependant qu'elles sont souvent très précises, - quand ils ne les ont pas tout simplement récusées en bloc. Raison invoquée: les chroniqueurs ont fantastiquement exagéré l'importance de la population indigène. On se trouve ainsi placé devant une situation bien étrange: tout est acceptable chez les chroniqueurs, sauf les chiffres qu'ils donnent! Que les erreurs, si ce n'est les mensonges, des chroniqueurs se situent tous dans le même ordre de grandeur ne semble troubler personne.

Il s'agit d'examiner tout d'abord la valeur des critiques, directes ou implicites, adressées aux évaluations des chroniqueurs. Elles se trouvent pour l'essentiel rassemblées et exposées dans les travaux du principal spécialiste de démographie amérindienne, Angel Rosenblatt. La méthode qu'utilise cet auteur pour calculer la population indigène d'Amérique du Sud au moment de la Découverte révèle bien le peu de cas qu'il fait des indications fournies par les chroniqueurs. Combien y avait-il d'indiens en Amérique avant l'arrivée des Blancs ? À cette question, depuis longtemps, les américanistes ont apporté des réponses aussi variées qu'arbitraires parce que dépourvues de tout fondement scientifique. On oscille ainsi, pour le Nouveau Monde en son entier, de 8 400 000 habitants selon Kroeber à 40 000 000 selon P. Rivet. A. Rosenblatt, abordant à son tour le problème de la population précolombienne d'Amérique, parvient au chiffre de presque 13.500.000, dont 6.785.000 pour l'Amérique du sud. Il estime que la marge d'erreur que comporte son calcul ne dépasse pas 20%, que donc sa démarche est rigoureuse, scientifique. Qu'en est-il de cette rigueur? L'auteur explique que *«la densité de population dépend [...] non seulement du milieu, mais aussi de la structure économique et sociale. Dans l'étude de tous les peuples on a observé, comme il est naturel, un certain parallélisme entre densité de population et niveau culturel»* (2). Cette détermination est assez vague pour qu'on puisse l'admettre sans difficulté. Plus contestable nous paraît le point de vue de l'auteur, lorsqu'il écrit: *«On trouve en particulier un grand centre de population là où se constitue une grande formation politique sur des formes agricoles d'existence. Tel fut, en Amérique, le cas des civilisations aztèque, maya, chibcha et inca. Avec elles atteignit son apogée l'agriculture précolombienne et se rassemblèrent de denses noyaux de population»* (3). Il y a là, nous semble-t-il, comme un tour de passe-passe: Rosenblatt ne se contente pas, en effet, d'articuler forte densité de population et technologie d'agriculture intensive, il introduit subrepticement, lorsqu'il parle de *«grande formation politique»*, l'idée

(2) A. Rosenblatt, *La Población indigena y el mestizaje en America*, Buenos Aires, 1954, vol.1, p.103.

(3) Ibid., p.103.

d'État. Pourtant, bien que lourde d'implications, cette référence à l'État comme signe et producteur de la civilisation ne concerne que de loin notre propos. L'essentiel vient ensuite: «*Mais si les grandes cultures atteignirent l'étape agricole, si l'on parvint au Pérou à domestiquer le lama et l'alpaca, la plus grande partie du continent vivait de la chasse, de la pêche et de la collecte. Les peuples chasseurs ont besoin de vastes prairies [...], les peuples qui s'alimentent de la chasse et de la pêche sont contraints à un certain nomadisme intermittent. La forêt n'a jamais abrité de grandes populations, à cause de la grande mortalité, des conditions climatologiques difficiles, de la lutte avec les insectes et les bêtes sauvages, de la rareté des plantes alimentaires [...]. Excepté la zone agricole, qui s'étirait sur une étroite bande au long des Andes [...], le continent était en 1492 une immense forêt ou une steppe*» (4). On aurait tort d'estimer perdre son temps à examiner un tel énoncé de sottises, car toute la «*démographie*» de Rosenblatt est fondée là-dessus, et ses travaux sont encore la référence et la source des américanistes qui s'intéressent au problème de la population.

La démarche de l'auteur est sommaire. Les peuples chasseurs, ayant besoin de beaucoup d'espace, ont une population de faible densité; or l'Amérique du sud était en quasi-totalité occupée par des tribus de chasseurs; donc la population indigène du continent était très faible. Sous-entendu: il ne faut, dès lors, accorder aucun crédit aux estimations des chroniqueurs, par exemple, puisqu'elles font état de chiffres de population relativement élevés.

Il va sans dire que tout cela est archi-faux, mais cela va encore beaucoup mieux en le disant. A. Rosenblatt invente de toutes pièces une Amérique de chasseurs-nomades, afin de faire admettre une évaluation démographique faible. (Encore fait-il remarquer qu'il se montre beaucoup plus généreux que Kroeber). Qu'en est-il de l'Amérique du sud en 1500? Exactement le contraire de ce qu'affirme Rosenblatt. La plus grande partie du continent était occupée par des sociétés d'agriculteurs sédentaires qui cultivaient une grande variété de plantes, dont on ne reproduira pas ici la liste. On peut même axiomatiser cette donnée de base en disant que là où écologiquement et technologiquement l'agriculture était possible, elle était présente. Or, cette détermination de l'espace cultivable possible englobe l'immense système Orénoque-Amazone-Parana-Paraguay et même le Chaco; ne se trouve exclue de cette aire que la région de pampas qui s'étend de la Terre de Feu au 32^{ème} parallèle environ, territoire de chasse et de collecte des tribus tehuelche et puelche. C'est donc seulement une faible partie du continent qui répond à la thèse de Rosenblatt. On nous objectera peut-être qu'à l'intérieur de la zone où l'agriculture est possible certaines populations ne la pratiquent pas. Nous ferons d'abord observer que ces cas sont extrêmement rares et localisés: Guayaki du Paraguay, Siriono de Bolivie, Guahibo de Colombie. Nous rappellerons ensuite que pratiquement, pour chacun de ces cas, il a été possible d'établir qu'il s'agissait non pas de vrais archaïques mais, au contraire, *de sociétés qui avaient perdu l'agriculture*. Nous avons, pour notre part, montré que les Guayaki, purs chasseurs-nomades de forêt, ont renoncé à cultiver le maïs vers la fin du 16^{ème} siècle. Bref, il ne subsiste rien du soutien qui prétend assurer l'entreprise de Rosenblatt. Certes, cela ne met pas forcément en question le chiffre de 6.785.000 habitants donné par l'auteur pour l'Amérique du sud. Simplement il est, comme toutes les évaluations antérieures, purement arbitraire, et s'il s'avérait qu'il fût juste, ce serait par hasard. D'autre part, la raison qui porte Rosenblatt à refuser de tenir compte des précisions des chroniqueurs se révélant totalement fantaisiste, nous pouvons à bon droit nous dire: puisque aucun argument valable ne détruit les données démographiques des chroniqueurs - qui furent des témoins oculaires -, peut-être convient-il, écartant les préjugés habituels, de prendre pour une fois au sérieux ce qu'ils nous disent. C'est ce que nous allons tenter de faire.

Il n'est pas question pour nous d'emprunter l'ornière classique en calculant la population indienne de l'ensemble de l'Amérique du sud en 1500, tâche irréalisable en ce qui nous concerne. Mais nous pouvons essayer de savoir combien étaient à cette époque les Indiens Guarani et ce pour deux raisons. La première tient à la disposition de leur territoire, bien homogène, aux limites connues, et donc mesurable. Ce n'est pas le cas des Tupi: ceux-ci occupaient presque tout le littoral brésilien, mais on ignore sur quelle profondeur d'arrière-pays s'étendaient leurs tribus; impossible par conséquent de mesurer leur territoire. La seconde raison a trait aux données chiffrées. Plus abondantes, comme on le verra, qu'on ne pourrait croire, elles sont de deux ordres: celles qui furent recueillies au 16^{ème} siècle et au début du 17^{ème}; puis, celles de la fin du 17^{ème} et du début du 18^{ème}. Ces dernières, fournies par les jésuites, concernent les seuls Guarani. Quant aux premières, elles informent sur les Guarani et sur les Tupi, davantage d'ailleurs sur ceux-ci que sur ceux-là. Mais l'homogénéité de ces sociétés est telle, et à tous points de vue, que les dimensions démographiques des groupes locaux guarani et tupi étaient certainement très voisines. Il s'ensuit que l'on peut, sinon plaquer mécaniquement les chiffres tupi sur la réalité guarani, au moins les tenir pour un ordre vraisemblable de grandeur, au cas où les renseignements feraient défaut à propos des Guarani.

(4) Ibid., pp.104-105; c'est nous qui soulignons.

Entre Indiens du Brésil et Européens, les contacts se nouèrent très tôt, sans doute au cours de la première décennie du 16^{ème} siècle, par l'intermédiaire des commerçants navigateurs français et portugais qui venaient échanger, contre instruments métalliques et pacotille, le brésil ou bois de braise. Les premières lettres des missionnaires jésuites portugais installés chez les Tupinamba datent de 1549. La pénétration blanche au cœur du continent se déroula pendant la première moitié du siècle. Les Espagnols, lancés à la recherche de l'Eldorado inca, remontèrent le Rio de la Plata, puis le Paraguay. La première fondation de Buenos Aires eut lieu en 1536. Les Conquistadors durent, sous la pression des tribus, l'abandonner presque aussitôt pour fonder en 1537 Asunción, depuis capitale du Paraguay. Ce n'était alors qu'un camp de base en vue d'organiser les expéditions de conquête et d'exploration vers les Andes, dont les séparait l'immensité du Chaco. C'est avec les Indiens Guarani, maîtres de toute la région, que s'allièrent les Espagnols. Ces brèves données historiques expliquent pourquoi les Tupi-Guarani furent presque aussi précocement connus que les Aztèques ou les Incas.

Comment étaient constitués les groupes locaux, ou villages, des Tupi-Guarani? Tout ces faits sont bien connus, mais il n'est pas inutile d'en rappeler l'essentiel. Un village guarani ou tupi se composait de quatre à huit grandes maisons collectives, les *maloca*, disposées autour d'une place centrale réservée à la vie religieuse et rituelle. Les dimensions des *maloca* varient selon les observateurs et, sans doute, selon les groupes visités. Leur longueur se situe entre 40 mètres pour les plus petites et 160 mètres pour les plus grandes. Quant au nombre d'habitants de chaque *maloca*, il oscille de cent (selon Cardim, par exemple) à cinq cents ou six cents (Léry). Il en résulte que la population des villages tupinamba les plus modestes (quatre *maloca*) devait comporter environ quatre cents personnes, tandis que celle des plus importants (sept ou huit *maloca*) atteignait, sinon dépassait, trois mille personnes. Thevet, quant à lui, parle à propos de certains villages où il a séjourné de six mille et même dix mille habitants. Admettons que ces derniers chiffres sont exagérés. Il n'en reste pas moins que la taille démographique des groupes tupi dépasse, et de fort loin, la dimension courante des sociétés sud-américaines. À titre de comparaison, on rappellera que chez les Yanomani du Venezuela, population forestière, intacte de surcroît car encore protégée du contact avec les Blancs, les groupes locaux les plus nombreux rassemblent deux cent cinquante personnes.

Les renseignements des chroniqueurs indiquent clairement que les villages tupi-guarani étaient d'importance inégale. Mais on peut accepter une moyenne de six cents à mille personnes par groupe, hypothèse, nous tenons à le souligner, délibérément basse. Cette évaluation pourra paraître énorme aux amérindianistes. Elle est confirmée non seulement par les notations impressionnistes des premiers voyageurs - la multitude d'enfants qui grouillent dans les villages, - mais surtout par les indications chiffrées qu'ils fournissent. Elles concernent souvent les activités militaires des Tupinamba. Unaniment, en effet, les chroniqueurs furent frappés, parfois horrifiés, par le goût fanatique de ces Indiens pour la guerre. Français et Portugais, en compétition armée pour s'assurer la domination du littoral brésilien, surent exploiter cette bellicosité indienne en faisant alliance avec des tribus ennemies entre elles. Staden, par exemple, ou Anchieta, parlent, en témoins oculaires, de flottes de guerre tupinamba comprenant jusqu'à deux cents pirogues, dont chacune transporte de vingt à trente hommes. Les expéditions guerrières pouvaient n'engager que quelques centaines de combattants. Mais certaines, qui duraient plusieurs semaines et même plusieurs mois, mettaient en mouvement jusqu'à douze mille guerriers, sans compter les femmes, chargées de la «logistique» (transport de la «farine de guerre» destinée à nourrir la troupe). Léry raconte comment il participa à un combat sur les plages de Rio, qui dura une demi-journée: il estime à cinq mille ou six mille le nombre de combattants de chaque faction. De telles concentrations, même en faisant la part d'erreur inhérente à l'estime «au coup d'œil», n'étaient naturellement possibles que moyennant l'alliance de plusieurs villages. Mais le rapport entre nombre des hommes en âge de combattre et nombre total de la population montre, à l'évidence, l'ampleur démographique des sociétés tupi-guarani. (On se rendra compte que toutes les questions afférentes à la guerre et au nombre des groupes locaux impliqués dans les réseaux d'alliance touchent de fort près à la fois au problème démographique et au problème politique. Nous ne pouvons nous y attarder ici. On signalera seulement au passage que, par leur durée et par les «masses» qu'elles mettent en œuvre, ces expéditions militaires n'ont plus rien de commun avec ce que l'on nomme guerre dans les autres tribus sud-américaines, et qui consiste presque toujours en un raid éclair mené à l'aube par une poignée d'assaillants. Au-delà de la différence dans la nature de la guerre, se profile la différence dans la nature du pouvoir politique).

Toutes ces données concernent les Tupi du littoral. Mais qu'en est-il des Guarani? Si les Conquistadors se sont montrés à leur propos avares de chiffres, nous savons en revanche que leurs villages, composés comme ceux des Tupi de quatre à huit *maloca*, laissèrent aux premiers explorateurs une impression de foule. Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, parti de l'Atlantique en novembre 1541, parvint à Asunción en mars 1542. Le récit de cette traversée de tout le territoire guarani abonde en remarques sur le nombre de villages visités et d'habitants dans chaque village. Voici, plus convaincantes car plus précises, les premières informations chiffrées sur les Guarani. Lorsque les Espagnols, sous la conduite de Domingo de Irala, parvinrent à l'emplacement de

l'actuelle Asunción, ils entrèrent en contact avec les deux chefs qui contrôlaient la région: ceux-ci pouvaient mettre en ligne quatre mille guerriers. Très peu de temps après la conclusion de l'alliance, ces deux caciques furent capables de lever ce qu'il faut bien appeler une armée - huit mille hommes qui aidèrent Irala et les siens à combattre les tribus agazes soulevées contre les Espagnols. Ceux-ci, en 1542, durent livrer bataille à un grand chef guarani, Tabaré, qui dirigeait huit mille guerriers. En 1560, nouvelle révolte des Guarani, dont trois mille furent exterminés par les nouveaux maîtres. On n'en finirait pas d'aligner des chiffres, qui tous se situent dans cet ordre de grandeur. Citons-en tout de même quelques-uns encore, fournis, ceux-là, par les jésuites. On sait que les premières «réductions», fondées au début du 17^{ème} siècle par Ruiz Montoya, subirent immédiatement les assauts de ceux que l'on nommait les Mamelucos. Ces bandes d'assassins, constituées de Portugais et de métis, partaient de la région de São Paulo pour aller, en pays guarani, capturer le maximum d'indiens, qu'ils revendaient comme esclaves aux colons installés sur le littoral. L'histoire du début des *Missions*, c'est l'histoire de leur lutte contre les Mamelucos. Ceux-ci, disent les archives des jésuites, auraient en quelques années tué ou capturé trois cent mille Indiens. Entre 1628 et 1630, les Portugais enlevèrent soixante mille Guarani dans les *Missions*. En 1631, Montoya se résigna à évacuer les deux dernières réductions du Guaira (donc situées en territoire portugais). Douze mille Indiens se mirent en marche sous sa conduite en une désolante anabase: quatre mille survivants atteignirent le Parana. Dans un village, Montoya recense cent soixante-dix familles, soit au bas mot une population de huit cents à huit cent cinquante personnes.

Ces diverses données, qui couvrent près d'un siècle (de 1537 avec les Conquistadors à 1631 avec les jésuites), ces chiffres, même approximatifs, même massifs, déterminent avec les chiffres tupi un même ordre de grandeur. Anchieta, homologue de Montoya au Brésil, écrit qu'en 1560 la *Compagnie de Jésus* exerce déjà sa tutelle sur quatre vingt mille Indiens. Cette homogénéité démographique des Tupi-Guarani appelle deux conclusions provisoires. La première est que, pour ces populations, il faut accepter les hypothèses fortes (nous entendons par là fortes par rapport aux taux habituels des autres sociétés indigènes). La seconde est que, s'il en était besoin, on peut à bon droit s'aider des chiffres tupi pour traiter la réalité guarani, sous réserve ensuite - et c'est ce que nous tenterons de faire - de démontrer la validité de notre méthode.

Soit donc la population guarani dont nous voulons calculer l'importance. Il s'agit tout d'abord d'établir la superficie du territoire occupé par ces Indiens. À la différence de l'aire tupi, impossible à mesurer, la tâche est ici relativement aisée, même si elle ne permet pas d'obtenir des résultats d'une précision cadastrale. Le pays guarani était en gros limité à l'ouest par le fleuve Paraguay, du moins par la partie de son cours située entre le 22^{ème} parallèle en amont, le 28^{ème} en aval. La frontière méridionale se trouvait un peu au sud du confluent du Paraguay et du Parana. Les rivages de l'Atlantique constituaient la limite orientale, à peu près du port brésilien de Paranagua au nord (26^{ème} parallèle) à la frontière de l'Uruguay actuel, jadis patrie des Indiens Charrua (33^{ème} parallèle). On a ainsi deux lignes parallèles (le cours du Paraguay, le littoral marin), dont il suffit de relier les extrémités pour connaître les limites septentrionale et méridionale du territoire guarani. Ces limites correspondent presque exactement à l'aire d'expansion des Guarani. Ce quadrilatère d'environ 500.000 kilomètres carrés, les Guarani ne l'occupaient pas intégralement, puisque d'autres tribus résidaient dans cette région, principalement les Caingang. On peut évaluer à 350.000 kilomètres carrés la superficie du territoire guarani.

Cela posé, et connaissant la densité moyenne des groupes locaux, peut-on parvenir à déterminer la population totale? Il faudrait pouvoir établir le nombre de groupes locaux compris dans l'ensemble territorial. Il va de soi qu'à ce niveau nos calculs portent sur des moyennes, sur des «grands» nombres, et que les résultats qu'ils permettront d'atteindre sont d'ordre hypothétique, ce qui ne signifie pas arbitraire. Il n'existe à notre connaissance - pour cette période - qu'un seul recensement de population pour un territoire donné. C'est celui qu'effectua, au début du 17^{ème} siècle, le Père Claude d'Abbeville, dans l'île de Maragnon, lors de la dernière tentative française d'installation au Brésil. Sur cet espace de 1.200 kilomètres carrés, douze mille Indiens Tupi se répartissaient en vingt-sept groupes locaux, ce qui donne une moyenne de quatre cent cinquante personnes par village, chacun d'eux occupant en moyenne un espace de 45 kilomètres carrés. La densité de population dans l'île de Maragnon était ainsi exactement de 10 habitants au kilomètre carré. Mais il n'est pas possible de reporter cette densité sur l'espace guarani (ce qui donnerait 3.500.000 Indiens). Non qu'un tel chiffre nous inquiète, mais la situation dans l'île de Maragnon n'est pas généralisable. C'était en effet une zone refuge pour les Tupinamba qui voulaient échapper aux Portugais. Donc l'île était surpeuplée. C'est sans doute ce qui explique, paradoxalement, la taille plutôt faible des groupes: il y avait trop de villages. Dans les zones côtières immédiatement voisines de l'île, les missionnaires français avaient recensé quinze à vingt groupes à Tapuy-tapera, quinze à vingt groupes à Cuma et vingt à vingt-quatre groupes chez les Caeté. On avait là un total de cinquante à soixante-quatre groupes, qui devait rassembler entre trente mille et quarante mille individus. Et, disent les chroniqueurs, tous ces villages, répartis sur un espace bien plus vaste que celui de l'île, étaient chacun plus peuplé que ceux de l'île. Bref, l'île de Maragnon avec sa densité de population est un cas un peu aberrant, inutilisable.

On trouve fort heureusement chez les chroniqueurs des informations susceptibles de nous faire avancer; et, particulièrement, une indication très précieuse de Staden. Celui-ci, pendant les neuf mois qu'il fut prisonnier des Tupinamba, traîné de groupe en groupe, eut tout le loisir d'observer la vie de ses maîtres. Il note que les villages étaient, en général, éloignés de 9 à 12 kilomètres les uns des autres, ce qui donnerait environ 150 kilomètres carrés d'espace par groupe local. Retenons ce chiffre et supposons qu'il en allait de même chez les Guarani. Il est dès lors possible de connaître le nombre - hypothétique et statistique - de groupes locaux. Il serait de 350.000 divisé par 150: 2 340 environ. Acceptons comme vraisemblable le chiffre de 600 personnes en moyenne par unité. On aura donc: $2\,340 \times 600 = 1.404.000$ habitants. Donc, près d'un million et demi d'indiens Guarani avant l'arrivée des Blancs. Cela implique une densité de 4 habitants au kilomètre carré. (Dans l'île de Maragnon, elle était de 10 habitants au kilomètre carré).

Ce chiffre paraîtra énorme, invraisemblable, inacceptable à certains, sinon à beaucoup. Or non seulement il n'y a aucune raison (sauf idéologique) de le refuser, mais nous estimons même modeste notre estimation. C'est maintenant le lieu d'évoquer les recherches de ce que l'on appelle l'*École de Berkeley*, groupe d'historiens démographes dont les travaux bouleversent de fond en comble les certitudes classiques quant à l'Amérique et sa population. C'est à Pierre Chaunu (5) que revient le mérite d'avoir, dès 1960, signalé à l'attention des chercheurs l'extrême importance des découvertes de l'École de Berkeley, et nous renvoyons aux deux textes où cet auteur expose avec vigueur et clarté la méthode et les résultats des chercheurs américains. Nous dirons simplement que leurs études démographiques, menées avec une rigueur irréprochable, conduisent à admettre des chiffres de population et des taux de densité jusqu'à présent insoupçonnés, presque incroyables. C'est ainsi que pour la région mexicaine de l'Anahuac (514.000 kilomètres carrés), Borah et Cook déterminent, en 1519, une population de 25 millions, c'est-à-dire, comme l'écrit P. Chaunu, «une densité comparable à la France de 1789, de 50 habitants au kilomètre carré». C'est dire que la démographie de Berkeley, non hypothétique, elle, mais démontrée, va au fur et à mesure de son avance, dans le sens des chiffres les plus élevés. Les travaux récents de Nathan Wachtel, portant sur les Andes, établissent là aussi des taux de population beaucoup plus forts que l'on ne croyait: 10 millions d'indiens dans l'Empire inca en 1530. Il faut donc constater que les recherches menées au Mexique ou dans les Andes obligent à accepter les hypothèses fortes pour ce qui est de la population indigène d'Amérique. Et c'est pourquoi notre chiffre de 1.500.000 Indiens Guarani, absurde aux yeux de la démographie classique (Rosenblatt et autres), devient très raisonnable lorsqu'on le replace dans la perspective démographique tracée par l'École de Berkeley.

Si nous avons raison, si effectivement 1.500.000 Guarani habitaient un territoire de 350.000 kilomètres carrés, alors il faut transformer radicalement nos conceptions sur la vie économique des populations forestières (bêtise du concept d'économie de subsistance), refuser les sottises croyances sur l'incapacité prétendue de ce genre d'agriculture à soutenir une population importante et, bien entendu, repenser totalement la question du pouvoir politique. Nous ferons observer que rien n'empêchait les Guarani d'être nombreux. Considérons en effet la quantité d'espace cultivé nécessaire. On sait qu'il faut environ un demi-hectare pour une famille de quatre à cinq personnes. Ce chiffre est parfaitement établi par les mesures très précises de Jacques Lizot (6) chez les Yanomani: il a découvert chez eux (du moins pour les groupes où il a effectué ses mesures) une moyenne de 1.070 mètres carrés cultivés par personne. Donc, s'il faut un demi-hectare pour cinq personnes, il faudra 150.000 hectares de plantations pour 1.500.000 personnes, soit 1.500 kilomètres carrés. Ce qui revient à dire que la superficie totale des terres simultanément cultivées pour subvenir aux besoins de 1.500.000 Indiens n'occupe que la 220^{ème} partie du territoire total. (Dans l'île de Maragnon, cas spécial comme on l'a vu, les jardins n'occupent pourtant que la 90^{ème} partie de la surface de l'île. Et, d'après Yves d'Évreux ou Claude d'Abbeville, il n'apparaît point que les douze mille habitants de l'île fussent particulièrement menacés de disette). Par conséquent, notre chiffre de 1.500.000 Guarani, hypothétique certes, n'a rien d'invraisemblable. C'est, bien au contraire, les évaluations de Rosenblatt qui nous paraissent absurdes, puisqu'il accepte 280.000 Indiens au Paraguay en 1492. Sur quelles bases reposent ses calculs, on ne sait. Quant à Steward, il découvre, pour les Guarani, une densité de 28 habitants aux 100 kilomètres carrés, ce qui devrait donner ■n total de 98.000 Indiens. Pourquoi alors décide-t-il qu'il y en avait 200.000 en 1500? Mystère et incohérence de la démographie amérindienne «classique».

Il ne nous échappe nullement que notre propre chiffre reste hypothétique (encore que l'on puisse tenir pour un succès la possibilité d'avoir établi un ordre de grandeur qui n'a plus rien à voir avec les calculs antérieurs). Or, nous disposons d'un moyen de contrôler la validité de ces calculs. L'utilisation de la méthode régressive, brillamment illustrée par l'École de Berkeley, servira de contre-épreuve à la méthode qui mettait en rapport les surfaces et les densités.

(5) «Une Histoire hispano-américaine pilote. En marge de l'œuvre de l'École de Berkeley», Revue historique, tome 4, 1960, pp.339-368. Et: «La Population de l'Amérique indienne. Nouvelles recherches», Revue historique, 1963, tome 1, p.118.

(6) Communication personnelle.

Il nous est possible en effet de procéder différemment, à partir du taux de dépopulation. On a la chance de disposer de deux estimations effectuées par les jésuites. Elles portent sur la population indienne rassemblée dans les *Missions*, c'est-à-dire, en fait, sur la presque totalité des Guaranis. La première, on la doit au Père Sepp. Il écrit qu'en 1690 il y avait en tout trente réductions, dont aucune de moins de six mille Indiens, et dont plusieurs dépassaient huit mille habitants. Il y avait donc, à la fin du 17^{ème} siècle, environ deux cent mille Guaranis (sans compter les tribus libres). Il s'agit, avec la seconde estimation, d'un véritable recensement, à l'unité près, de tous les habitants des *Missions*. C'est le Père Lozano, historien de la *Compagnie de Jésus*, qui en énonce les résultats dans son irremplaçable *Historia de la Conquista del Paraguay*. La population guarani était de 130.000 personnes en 1730. Réfléchissons sur ces données.

Comme en témoigne la disparition, en moins d'un demi-siècle, de plus du tiers de la population, les *Missions* jésuites ne mirent nullement à l'abri de la dépopulation les Indiens qui y résidaient. Au contraire même, la concentration de populations dans ce qui atteignait la dimension de petites villes devait offrir un terrain de choix à la propagation des épidémies. Les lettres des jésuites sont ponctuées de constats épouvantés sur les ravages périodiques de la variole ou de la grippe. Le Père Sepp, par exemple, écrit qu'en 1687 une épidémie a tué deux mille Indiens dans une seule *Mission*, et qu'en 1695 une épidémie de variole a décimé toutes les réductions. Il est bien évident que le processus de dépopulation n'a pas commencé à la fin du 17^{ème} siècle, mais dès l'arrivée des Blancs, au milieu du 16^{ème}. Le Père Lozano le constate: à l'époque où il rédige son *Historia*, la population indienne a beaucoup baissé par rapport à celle d'avant la *Conquête*. Il écrit ainsi qu'à la fin du 16^{ème} siècle il y avait, dans la seule région d'Asunción, vingt-quatre mille Indiens d'*encomienda*. En 1730, il n'y en a plus que deux mille. Toutes les tribus qui habitaient cette partie du Paraguay non soumise à l'autorité des jésuites ont complètement disparu à cause de l'esclavage de l'*encomienda* et des épidémies. Et, avec amertume, Lozano écrit: «*La province du Paraguay était la plus peuplée des Indes, et aujourd'hui elle est presque déserte, on n'y trouve que ceux des Missions*».

Les chercheurs de Berkeley ont tracé pour la région de l'Anahuac la courbe de dépopulation. Elle est terrifiante, puisque des 25 millions d'indiens en 1500, il n'y en a plus que un million en 1605. Wachtel (7) donne, pour l'Empire inca, des chiffres à peine moins accablants: 10 millions d'indiens en 1530, un million en 1600. Pour diverses raisons, la chute démographique a été moins brutale qu'au Mexique, puisque la population est réduite seulement, si l'on peut dire, des neuf dixièmes, tandis qu'au Mexique elle l'est des 96/100^{ème}. Tant dans les Andes qu'au Mexique on assiste, dès la fin du 17^{ème} siècle, à une lente remontée démographique des Indiens. Ce n'est pas le cas des Guaranis, puisque entre 1690 et 1730 la population passe de 200.000 à 130.000.

On peut estimer qu'à cette époque, les Guaranis libres, c'est-à-dire ayant échappé à la fois à l'*encomienda* et aux *Missions*, n'étaient pas plus de 20.000. Ajoutés aux 130.000 Guaranis des *Missions*, on a donc un total de 150.000 vers 1730. Nous croyons d'autre part devoir accepter un taux de dépopulation relativement faible, si on le compare au cas mexicain, de neuf dixièmes en deux siècles (1530-1730). Par conséquent, les 150.000 Indiens de 1730 étaient dix fois plus nombreux deux siècles plus tôt: ils étaient 1.500.000. Nous considérons le taux de chute de neuf dixièmes comme modéré, même s'il est catastrophique. Là peut-être apparaît une fonction relativement «*protectrice*» des *Missions*, puisque les Indiens d'*encomienda* disparaissent à un rythme plus rapide: 24.000 à la fin du 16^{ème}, 2.000 en 1730.

Le chiffre de 1.500.000 Guaranis en 1539, obtenu de cette manière, n'est plus hypothétique, comme dans le mode de calcul antérieur. Nous le considérons même comme minimum. En tout cas, la convergence des résultats obtenus par la méthode régressive et par la méthode des densités moyennes renforce notre conviction que nous ne nous trompons pas. Nous sommes loin des 250.000 Guaranis en 1570, selon Rosenblatt, qui n'accepte ainsi, pour une période de près d'un siècle (1570-1650), qu'un taux de dépopulation de 20% (250.000 Indiens en 1570, 200.000 en 1650). Ce taux est arbitrairement posé, il est en complète contradiction avec les taux connus ailleurs dans toute l'Amérique. Avec Steward, la chose devient encore plus absurde: s'il y avait 100.000 Guaranis (d'après sa densité de 28 habitants au kilomètre carré) en 1530, alors, cas unique, leur population n'aurait cessé d'augmenter durant les 16^{ème} et 17^{ème} siècles! Tout cela n'est pas sérieux.

Il faut donc, pour réfléchir sur les Guaranis, accepter ces données de base: ils étaient avant la Conquête 1.500.000, répartis sur 350.000 kilomètres carrés, soit une densité d'un peu plus de 4 habitants au kilomètre carré. Ce fait est riche en conséquences:

1- En ce qui concerne la «*démographie*» déductible des estimations massives des chroniqueurs, force est de constater qu'ils avaient raison. Leurs évaluations, toutes cohérentes entre elles en ce qu'elles définissent un même ordre de grandeur, le sont également avec les résultats obtenus par le calcul. Cela disqualifie la démo-

(7) N. Wachtel, *La Vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971.

graphie traditionnelle en démontrant son manque total de rigueur scientifique et porte à se demander pourquoi Rosenblatt, ou Kroeber, ou Steward ont, systématiquement, choisi - contre l'évidence - les hypothèses les plus faibles possibles quant au nombre de la population indienne.

2- En ce qui concerne la question du pouvoir politique, nous la développerons ultérieurement. On se contentera pour l'instant d'indiquer qu'entre le guide d'une bande de chasseurs nomades guayaki de vingt-cinq ou trente personnes ou le chef d'un parti d'une centaine de guerriers dans le Chaco, et les grands *mburuvicha*, les leaders tupi-guarani qui menaient au combat des armées de plusieurs milliers d'hommes, il y a une différence radicale, une différence de nature.

3- Mais le point essentiel concerne la question générale de la démographie indienne avant l'arrivée des Blancs. Les recherches de l'École de Berkeley pour le Mexique, celles de Wachtel pour les Andes, convergentes par leurs résultats (hypothèses fortes), ont en outre ceci de commun qu'elles portent sur ce que l'on appelle les *Hautes Cultures*. Or, notre modeste réflexion sur les Guarani, c'est-à-dire sur une population forestière, va, par ses résultats, exactement dans le même sens que les travaux précités : pour les populations de la *Forêt* aussi, il faut aller aux hypothèses fortes. Nous ne pouvons donc ici qu'affirmer notre accord complet avec P. Chaunu: «*Les résultats de Borah et Cook conduisent à une révision complète de notre représentation de l'histoire américaine. Ce n'est plus les 40 millions d'hommes jugés excessifs du Dr Rivet qu'il faut supposer à l'Amérique précolombienne, mais 80, 100 millions d'âmes peut-être. La catastrophe de la Conquista [...] a été aussi grande que Las Casas l'avait dénoncée*». Conclusion qui glace: «*...C'est le quart de l'humanité, en gros, qu'auront anéanti les chocs microbiens du 16^{ème} siècle*» (8).

Notre analyse d'un cas forestier très localisé doit, si on l'accepte, apparaître comme une confirmation des hypothèses de Berkeley. Elle contraint à admettre l'hypothèse démographique forte pour toute l'Amérique, et pas seulement pour les *Hautes Cultures*. Et on se sentira comblé si ce travail sur les Guarani emporte la conviction qu'il faut «*entreprendre cette grande révision à laquelle, depuis quinze ans, l'École de Berkeley nous invite d'une manière pressante*» (9).

Pierre CLASTRES.

(8) P. Chaunu, op. cit., 1963, p.117.

(9) Ibid., p.118.